



Parrain mortel

Gloire et chute de Vito Genovese,
le boss de la mafia

ANTHONY M. DESTEFANO

la manufacture de livres

40201

Le Parrain mortel

Vito Genovese, patron de la mafia

Anthony M. Destefano

Parrain mortel

Vito Genovese, patron de la mafia

Traduction Édith Noublanche

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre
à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-996-5

The Deadly Don: Vito Genovese, Mafia Boss
Citadel (25 mai 2021)

www.lamanufacturedelivres.com

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Dans *Catch 22*, sa magistrale comédie noire sur la Seconde Guerre mondiale, le romancier Joseph Heller décrit une scène qui se déroule en temps de guerre, dans un bordel de Rome en Italie entre le lieutenant Nately, un pilote de bombardier naïf – dont jamais le prénom n'est mentionné dans l'histoire –, et un vieil homme lubrique. Image par excellence du soldat américain pétri de convictions, Nately ne parvient pas à comprendre le vieillard qui passe ses journées à reluquer les prostituées plantureuses et légèrement vêtues en sirotant du vin et sans le moindre principe apparent.

Ce qui exaspère surtout Nately, c'est que ce vieil homme – jamais nommé dans le roman – est à ce point dépourvu de principes qu'il soutient systématiquement quiconque est au pouvoir, armée ou dictateur. « L'Italie gagnerait à perdre », exulte le vieil homme. « Tu parles comme un fou », se moque Nately. « Mais

je vis comme un homme sain d'esprit », rétorque le vieil homme. « J'étais fasciste quand Mussolini était au pouvoir, et maintenant qu'il a été renversé je suis antifasciste. J'étais fanatiquement pro-Allemands quand les Allemands étaient là pour nous protéger des Américains, et maintenant que les Américains sont là pour nous protéger des Allemands je suis fanatiquement pro-Américains. » « Tu es une girouette », s'écrie Nately, « un infâme opportuniste sans scrupules. »

Tel est peut-être le cas, mais le vieil homme rappelle à Nately qu'il a cent sept ans. Dans le roman, le jeune Américain de seulement dix-neuf ans ne vivra pas au-delà de son vingtième anniversaire.

La philosophie du vieil homme pour survivre à la guerre, mesurer les vents politiques dominants et soutenir systématiquement celui qui est au sommet, est une métaphore de la façon dont Vito Anthony Genovese, le chef de la mafia, a, en dépit de son QI inférieur à 100, utilisé son intelligence de la rue pour négocier sa périlleuse trajectoire dans la *Cosa Nostra*.

Avec l'équivalent d'une scolarité de primaire et des origines dans une famille italienne très modeste, Genovese devint d'après un fonctionnaire fédéral un « individu mielleux, astucieux, cruel, calculateur, rusé et impitoyable ».

C'était un mélange de tous les traits nécessaires pour s'élever dans le monde du crime organisé. Alliant la ruse à la brutalité, Genovese, homme aux yeux

d'acier, fit son entrée dans ce monde de meurtriers pour devenir l'une des figures les plus importantes de la mafia pendant ce qui en fut la période dorée.

Dès qu'il eut émigré aux États-Unis à bord un bateau à vapeur en 1913 et opté pour une vie criminelle, Genovese, d'origine napolitaine, développa le sens aigu des figures clés des premiers jours de la pègre new-yorkaise avec lesquelles il était préférable de s'aligner. Un meurtre après l'autre, Genovese démontra sa valeur à ceux qui détenaient le pouvoir. Alors que la mafia engrangeait des millions de dollars grâce à la prohibition, Genovese prouva sa loyauté et acquit la réputation de savoir faire sa propre fortune. Puis, quand les choses devinrent trop dangereuses pour lui avec les flics de New York, Genovese prit la fuite en Italie. Dans les années qui précédèrent la Seconde Guerre mondiale, il s'attira les bonnes grâces de la clique de Benito Mussolini et des Allemands. Lorsque la défaite de l'Axe devint inévitable, Genovese changea astucieusement d'allégeance pour se rallier à l'armée des États-Unis tout en continuant à diriger un empire criminel lucratif grâce au marché noir florissant en temps de guerre. Son instinct de survie était tout droit inspiré du personnage du vieil homme de *Catch 22*.

Jadis surnommé « roi du racket » par le légendaire procureur Thomas Dewey, Genovese survécut aux guerres mafieuses à l'époque de la prohibition en se rangeant d'abord derrière Joseph Masseria, considéré

comme l'un des premiers grands patrons du crime organisé italien en Amérique, puis derrière Charles « Lucky Luciano », l'homme à la tête du complot qui expédia Masseria dans un mausolée du cimetière du Calvaire. Certains affirment que Genovese était l'un des instigateurs de cet assassinat, ou du moins qu'il était présent sur la scène de crime. L'homicide en question n'allait pas être le dernier dans la vie de Genovese.

En guise de récompense pour avoir aidé à éliminer Masseria, Genovese devint un membre clé de la famille criminelle de Luciano, l'un des cinq clans mafieux émergés lors de la réorganisation de la mafia orchestrée par Luciano après la disparition de Masseria. Aux dires de tous, Genovese s'en tira bien. Il avait apparemment fait fortune dans des entreprises légales et illégales et était considéré par Luciano comme un élément majeur de la famille. En se montrant dès le départ loyal envers le patron, Luciano, Genovese fit preuve d'une certaine habileté en matière de politique mafieuse, un domaine où mourir de la main de ses amis était chose très courante. Genovese échappa à de nombreuses arrestations – et à une tentative d'assassinat – et il ne fut jamais condamné pour quoi que ce soit pendant cette période. Tant qu'il ne faisait pas de bêtise, tout devait bien aller pour lui.

Lorsque, en 1936, Luciano fut envoyé en prison purger une peine de cinquante ans pour une affaire

de prostitution, Genovese s'avéra l'un des meilleurs du crime organisé pour aider à gérer les choses en l'absence du patron. Pourtant, le chef par intérim désigné par Luciano fut Franck Costello, le gangster-diplomate que l'ancrage dans le Parti démocrate, les manières conciliantes et les intérêts commerciaux légaux avaient fait premier parmi ses pairs du milieu. Écarté par Luciano, Genovese gardera une rancune tenace et définitive envers Costello. Genovese n'était pas de taille pour ce qui était de combiner pouvoir politique et aptitude à gagner de l'argent. Même s'il était tout à fait capable de rouler ses partenaires, Costello reconnaissait les avantages qu'il y avait à associer des gens au bénéfice des rackets. Aussi longtemps que Costello fut dans les parages, Genovese éprouva un sentiment d'infériorité.

À la fin des années 1930, Genovese n'était vraiment pas en mesure de s'opposer à Costello, qui ralliait de nombreux mafieux dans son camp. En tout cas, Genovese eut beau tenter de rivaliser, il se retrouva soudainement en difficulté. Une vieille rixe meurtrière à Brooklyn à la suite d'une dette de jeu l'obligea à fuir en Italie au début de 1937. Comme il avait judicieusement exploré l'Europe en 1933 lors de prétendues vacances sur le continent, il connaissait la configuration du terrain et avait probablement repéré certains paradis bancaires offshore. Emportant sept cent cinquante

mille dollars en espèces, Genovese s'installa en Italie, laissant sa femme, Anna, s'occuper de trois enfants et se débrouiller seule dans un manoir du New Jersey. Genovese savait que rester dans les bonnes grâces de Mussolini garantirait définitivement sa sécurité ; c'est ce qu'il fit en soutenant financièrement le parti fasciste et en se liant d'amitié avec le gendre d'*Il Duce*, le comte Ciano, avec qui il faisait la fête et qu'il aurait approvisionné en drogues. Quand, le 11 janvier 1943, l'éditeur antifasciste Carlo Tresca fut abattu sur la Cinquième Avenue à Manhattan, certains enquêteurs pensèrent que c'était Genovese qui s'était arrangé pour que les tueurs de la mafia à New York commettent l'homicide pour rendre service à ses protecteurs à Rome, une théorie sujette à caution, comme nous le verrons plus loin.

Selon certaines informations, bien que cela n'ait jamais été étayé, Genovese se serait attiré les faveurs de l'armée allemande qui en juillet 1943 avait occupé l'Italie, et il aurait servi de source de renseignements aux nazis. La seconde épouse de Vito, Anna, racontera lors d'un témoignage au tribunal que Genovese faisait la fête avec des gens comme Hermann Goering. Ce qui est sûr, c'est que Genovese n'eut aucun problème avec les puissances de l'Axe. Lorsque les forces alliées envahirent la Sicile en 1943 dans le cadre de l'opération Husky, les forces allemandes et italiennes furent vaincues en un mois environ. Certains disent que c'est

en Sicile que l'armée américaine gagna en maturité où, suivant les prévisions de Patton, elle poussa jusqu'à Messine et la pointe de la péninsule italienne. Les Alliés organisèrent alors un débarquement amphibie près de Salerne en septembre 1943, et la bataille s'engagea sur le sol italien – bien que l'inexpérience du commandant américain, le général Mark Clark, ait failli entraîner l'échec du débarquement.

Au terme d'incessants revirements, l'allié de Genovese, Mussolini, ne tarda pas à être arrêté. Il sera assassiné plus tard par des partisans. Alors que les Allemands étaient poussés plus au nord, les Alliés formèrent l'AMGOT (*Allied Military Government of Occupied Territories/ Gouvernement militaire allié des territoires occupés*). Sentant une nouvelle opportunité de survie, Genovese offrit ses services de traducteur aux nouveaux maîtres en Italie. L'offre fut acceptée, et l'astucieux Genovese prospéra parmi les Alliés, tout comme ses opérations lucratives de marché noir gérées au nez et à la barbe des forces américaines, britanniques et canadiennes.

Finalement, c'est la curiosité d'un policier militaire américain portant l'étrange nom d'Orange Dickey qui permit de découvrir le passé de criminel de Genovese et le mandat d'arrêt pour meurtre, resté en suspens. Il fallut un an de querelles juridiques et militaires, mais Genovese fut ramené sous escorte militaire sur le SS *James Lykes* afin d'être jugé pour l'homicide de Brooklyn.

Toutefois, même alors qu'il était dans le viseur des procureurs de Brooklyn, la chance de Genovese, ou son insidieuse aptitude à corrompre le système de justice pénale, parvinrent à le sauver. Des témoins, comme Peter LaTempa qui, selon les procureurs, était en mesure de faire aboutir l'affaire contre Genovese pour le meurtre de Ferdinand Boccia, sont morts dans une cellule de prison après une overdose de médicaments contre les troubles gastriques. D'autres témoins potentiels furent assassinés, disparurent ou, dans le cas de coaccusés, ne purent témoigner, en vertu des règles juridiques, parce qu'ils étaient coconspirateurs du crime. La procédure alla jusqu'à la sélection du jury, mais, à la demande du procureur, le juge Samuel Leibowitz statua à contrecœur en faveur d'un classement de l'affaire, faute de preuves, non sans avoir fustigé Genovese pour avoir une fois encore échappé aux griffes de la loi.

« Vous avez toujours une longueur d'avance sur Sing Sing et la chaise électrique », déclara Leibowitz après avoir été contraint d'ordonner le classement. Je crois que, même avec juste une once de preuve corroborante, vous auriez été condamné à la chaise électrique. »

Si Genovese avait de quoi être satisfait de son acquittement dans cette affaire de meurtre, sa vie personnelle entra dans une phase qui allait aboutir à de plus

gros problèmes. Anna Genovese, une jolie femme née à New York de parents immigrés italiens et vaguement parente, l'avait accompagné lors de son précédent retour en Italie. Il existe également des preuves qu'elle l'a accompagné un temps lors de sa fuite en Italie durant les années Mussolini. Pendant une certaine période en tout cas, Anna, la seconde épouse de Genovese, fut le fleuron de son existence, élevant trois enfants et travaillant dans la boîte de nuit de Greenwich Village où il avait des intérêts secrets. Mais, dans les années qui suivirent, leur mariage tourna au désastre pour Genovese. À un moment donné, il prétendit qu'immédiatement après son voyage de 1939 en Italie elle avait vendu certains de ses intérêts commerciaux, une fois qu'il lui eut donné procuration sur ses entreprises américaines. Puis, dans une action aux affaires familiales très médiatisée en 1950 et lors du témoignage accablant qu'elle donna au tribunal, Anna déclara qu'il engrangeait des dizaines de milliers de dollars dans des activités illégales, de la loterie italienne au racket, et qu'il déposait l'argent dans des banques aussi lointaines que celles de la Suisse et de Monte-Carlo.

Anna dépeignit également son mari comme un homme physiquement violent qui passait son temps à courir après d'autres femmes, une ironie puisqu'on apprendra plus tard qu'elle était bisexuelle et avait d'autres amants, hommes et femmes. Quelle que soit

la véracité des affirmations d'Anna, les gros titres à sensation détériorèrent les relations de Genovese avec la pègre. Sa vie personnelle était devenue une sorte de feuilleton télévisé qui incommodait les autres membres de la mafia. La mauvaise presse et la notoriété survenaient à un moment où le public avait déjà été captivé par les révélations sur la pègre lors des audiences du Congrès des États-Unis de 1951 présidées par le sénateur Estes Kefauver. Les allégations de l'affaire Genovese ne faisaient qu'attiser l'intérêt pour les commérages salaces sur la mafia.

Alors que son mariage avait irrémédiablement volé en éclats [Anna abandonna son action en divorce, mais vécut séparée de son mari après s'être vu accorder une allocation mensuelle pour la soutenir financièrement], Genovese garda néanmoins une longueur d'avance sur la loi. Lors des audiences du Congrès de 1951, Genovese ne fut mentionné qu'à quelques reprises dans les dépositions. Le Sénat s'intéressa plutôt à Costello qui avait accepté de témoigner devant la commission Kefauver. La comparution de Costello se révéla être un désastre. Alors qu'il croyait n'avoir rien à cacher, Costello passa pour un individu sournois, évasif et menteur. Sa voix rauque le faisait ressembler au stéréotype du gangster. De plus, alors que le public ne voyait que ses mains lors des retransmissions télévisées des audiences, la mauvaise conscience de

Costello semblait se manifester par des mouvements des doigts et le fait qu'il frottait ses paumes moites l'une contre l'autre. Non seulement la comparution de Costello devant la commission Kefauver ternit son image auprès du public, mais elle fragilisa également sa position dans le monde du crime organisé. Son comportement était celui d'un homme blessé, et Costello dut à la fois limiter les dégâts en public et se préparer à la colère des enquêteurs fédéraux. Reconnu coupable d'obstruction et de mensonge devant le Congrès, Costello fut condamné en 1952 à dix-huit mois de prison, faisant ainsi de Genovese le meilleur patron de la rue pour la vieille famille Luciano.

Bien qu'atteint par l'accusation publique que sa femme Anna avait portée contre lui, Genovese parvint à contrecarrer les procureurs. Les audiences publiques sur le racket des travailleurs et la corruption des docks redorèrent l'image de Genovese en tant que chef majeur du crime dans la ville de New York. Alors même qu'il rencontrait ouvertement ses associés criminels dans Kenmare Street, dans le quartier de Little Italy, il semblait toujours échapper à la loi. Genovese élimina également des membres gênants de la famille du crime comme Willie Moretti et Peter Franse, dont la rumeur prétendait qu'il aurait couché avec Anna alors que son mari était à l'étranger pendant la Seconde Guerre mondiale.

Puis, en mai 1957, Genovese s'en prit à Costello et déclencha la tentative d'assassinat dont celui-ci fut la cible alors qu'il entrait dans le hall de son immeuble de Central Park West après une soirée entre amis. Les balles lui effleurèrent juste la tête, et l'ancien patron du crime se remit complètement. Costello avait toutefois reçu le message et, dans une trêve avec Genovese, accepta de « prendre sa retraite » de la mafia, laissant la direction de la famille entre les mains de Genovese.

Mais le règne de Genovese en tant que patron connut presque immédiatement des ennuis. En novembre, environ six mois après l'attentat contre Costello, Genovese et de nombreux autres chefs de la mafia furent arrêtés après s'être réunis à Apalachin (État de New York), au domicile du gangster Joseph Barbara. Le rassemblement était en apparence l'occasion pour les gangsters de témoigner du respect à Barbara qui était souffrant, et de partager un bon repas. Mais le renégat Joseph Valachi révéla plus tard que Genovese avait réuni tout le monde pour être sacré chef de la famille. D'autres sujets auraient figuré à l'ordre du jour du sommet, comme le meurtre deux mois plus tôt du parrain Albert Anastasia et ce que la mafia américaine devrait faire au sujet du lucratif et dangereux commerce de stupéfiants.

La réunion fut interrompue lorsque les flics commencèrent à soupçonner un rassemblement. Genovese et

de nombreux autres chefs de la mafia passèrent alors plus de deux ans à se battre contre les procédures judiciaires après que les responsables fédéraux eurent affirmé que le barbecue n'était rien d'autre qu'une couverture pour une infâme réunion de conspiration entre parrains.

En fin de compte, Genovese ne sera pas inculpé pour Apalachin, et d'autres accusés verront leurs condamnations annulées en appel. Mais le mal était fait. Si, comme l'a dit Valachi, Genovese avait conçu le sommet comme une sorte de couronnement personnel, le fait qu'il ait mal tourné causa des problèmes majeurs entre lui et les autres mafiosi.

Genovese commit une autre erreur majeure en ce qui concerne les stupéfiants, un produit dont la pègre avait ostensiblement interdit tout trafic, mais qui était officieusement une importante source de revenus pour un certain nombre de mafiosi. Les enquêteurs fédéraux du *Federal Bureau of Narcotics*, ancêtre de la *Drug Enforcement Administration*, étaient bien conscients de l'implication de la mafia dans les stupéfiants, principalement l'héroïne, et ils avaient ciblé des centaines de ses membres dans diverses enquêtes. La plus grosse prise se révélera être Genovese, arrêté en juillet 1958 avec près de trois douzaines d'autres personnes accusées de faire partie d'un important réseau mondial de contrebande d'héroïne. Pour les procureurs fédéraux de Manhattan, Genovese était

« la bonne personne » à la tête d'un réseau de trafic entre l'Europe, les Caraïbes et les États-Unis.

Certains experts juridiques insistèrent sur le fait que Genovese avait été piégé, dans la mesure où quelqu'un de sa stature dans la mafia ne se serait pas sali les mains en trempant dans la drogue, du moins pas directement. L'idée est plausible. Mais les preuves contre Genovese, bien que circonstanciées et basées en partie sur un témoignage, suffirent à le faire condamner en avril 1959. Genovese écopa d'une peine de quinze ans dans un pénitencier fédéral.

Pendant son incarcération, Genovese continua de diriger la famille du crime qui portait son nom. Mais, au fil du temps, il eut plus de mal à contrôler les choses, et les mafiosi de retour à New York planifièrent sa succession. C'est alors que, dans un développement majeur qui ébranla jusqu'au cœur de la mafia et dans lequel Genovese apparut comme un catalyseur, son vieil associé Valachi, un tueur du Bronx qui n'avait jamais vraiment grimpé dans la hiérarchie de la mafia mais pouvait toutefois déclencher une tempête, devint témoin du gouvernement. C'était Valachi qui, en 1963, brisa le légendaire code du silence de la mafia – omerta – et captiva la nation en détaillant lors d'audiences publiques devant le Congrès les secrets de la *Cosa Nostra*, comme se nommait en interne le crime organisé italien.

Valachi, qui avait été un proche associé de Genovese, le dépeignit comme la figure clé de la mafia, un homme qui avait ordonné de multiples meurtres et dirigeait un empire criminel – à peu de chose près ce qu’avait dit Anna Genovese. Le témoignage de Valachi et les secrets qu’il révéla lors de débriefings confidentiels donnèrent du grain à moudre aux forces de l’ordre dans tout le pays, même si, à la fin, il n’y eut qu’un seul accusé de poids, Carmine Persico. Même Genovese, qui passait déjà ses vieux jours en prison, fut épargné par les histoires de Valachi.

Valachi causa cependant un autre type de tort à Genovese. La mafia savait que Valachi avait fait partie de la *borgata* de Genovese. En se transformant en témoin du gouvernement, Valachi ne fit qu’entacher davantage la réputation de Don Vito. Il remua encore davantage le couteau dans la plaie de Genovese en écrivant un livre à succès intitulé *The Valachi Papers* avec l’auteur Peter Maas. Si les membres de la mafia n’avaient pas vu Valachi à la télévision, son livre leur racontait toute l’histoire, ne manquant jamais une occasion de mentionner le nom de Genovese.

Atteint d’une maladie cardiaque et d’autres affections, dont un cancer, Genovese devint progressivement infirme, passant son temps d’incarcération à se rendre aux offices catholiques, à lire et à espérer un miracle juridique qui le ferait sortir de prison.

Le 14 février 1969, des décennies de tabagisme et de manque de soins eurent raison de Genovese. Il mourut des complications d'une maladie cardiaque à l'hôpital de la prison fédérale de Springfield, dans le Missouri. Il avait soixante et onze ans et, en attendant la date prévue de sa libération, soignait sa foi catholique, étudiant la religion dans sa cellule et assistant l'aumônier de la prison.

Malgré tous les déboires de Genovese au sein de la *Cosa Nostra*, il fut l'un des rares patrons assez importants pour donner son nom à une famille criminelle. Aujourd'hui, à New York, la famille Genovese, ainsi que la famille Gambino, exercent encore une influence essentielle sur la mafia. Les trois autres groupes – Lucchese, Bonanno et Colombo – ont été plus gravement touchés par les poursuites, les revirements et la concurrence de groupes criminels d'autres appartenances ethniques.

D'autres patrons de la mafia ont fait l'objet d'un traitement biographique récent, mais pas Genovese. La seule exception est le livre de 1959 du vieux journaliste de l'*American-Journal*, Dom Frasca, qui, avec son éditeur, écrivit *King of Crime*, un livre épuisé depuis longtemps et qui se vend maintenant à près de mille dollars sur Internet. Écrit avant que Genovese ne soit condamné dans l'affaire d'héroïne, le livre de Frasca était à la pointe pour l'époque. Le ton de *King of Crime* était sympathique, et Frasca bénéficia apparemment

d'un accès privilégié à Genovese, sans doute parce que son parent, Cosmo « Gus » Frasca, était un associé du patron du crime et jouera un rôle dans une affaire d'homicide majeure. *The King of crime* contenait de remarquables et innocentes photos de Genovese dans des scènes domestiques, cuisinant des pâtes, faisant des travaux de jardinage et se prélassant dans sa maison d'Atlantic Highlands où il menait une vie de célibataire [sa femme, Anna, dont il était séparé, vivait ailleurs]. Les images montrent un Genovese aux allures de grand-père dans ses vieux jours.

C'est au domicile du gangster que Frasca a interviewé Genovese en compagnie de son avocat. Il a obtenu des déclarations formidables, même si le chef du crime organisé ne raconta rien d'incriminant. Frasca n'était pas mauvais journaliste, et son travail lui valut les éloges des représentants du gouvernement. Pourtant certains éléments de *King of Crime* sont suspects. Pour commencer, Frasca mentionne des dates et des faits incorrects. Mais le problème majeur vient de ce que Frasca cite les longues conversations que Genovese a eues avec d'autres personnes au fil des ans sans en indiquer le degré d'authenticité ni les sources. À un moment donné, Frasca rapporte une conversation que Genovese aurait eue avec ses parents, tous deux décédés dans les années 1930, bien avant la rédaction du livre. Un juge fédéral qui a examiné un article de fond que Frasca a consacré à Genovese pour un magazine a écrit

dans un rapport que le récit de l'écrivain contenait des narrations « hautement fictives » d'événements réels décrits au tribunal, avec quelques embellissements journalistiques.

Si Frasca a inventé des citations, il n'est pas le premier écrivain policier à l'avoir fait. Pourtant, malgré quelques problèmes posés par *The King of Crime*, le livre est une source utile puisque des éléments factuels – dates, lieux, tribunaux – sont exacts. Quand je cite *The King of Crime* dans *The deadly Don*, je prends les précautions appropriées afin que les lecteurs puissent décider d'accepter le matériau comme crédible ou non.

Des bribes d'histoires à propos de Genovese et sa vie ont été publiées dans les biographies d'autres gangsters, et il a fait l'objet d'un documentaire télévisé. Il existe très peu d'images de lui, et sa voix n'est conservée pour la postérité que dans quelques courts extraits de films d'actualité, notamment à l'époque des audiences du Sénat de 1958. L'idée de *The Deadly Don: Vito Genovese, Mafia boss* germa dans la mesure où Genovese était une figure historique du monde du crime et parce que le temps a permis l'accès à du matériel historique supplémentaire à son sujet.

Comme tout personnage clé de la *Cosa Nostra*, Genovese donna lieu à plusieurs légendes et fables. Il aurait par exemple organisé le meurtre du premier mari d'Anna, un petit voyou et cambrioleur nommé Gerardo ou John Vernotico, afin de débayer le terrain

et de l'épouser. Mais mes recherches pour *The Deadly Don* indiquent que cette histoire de meurtre du conjoint est très probablement fausse. Vernotico était déjà divorcé d'Anna lorsqu'un groupe de voyous sans lien connu avec Genovese l'a étranglé. Anna, semble-t-il, était déjà enceinte et accoucha trois mois après son mariage avec Genovese.

Genovese fut également décrit comme l'homme qui a organisé l'audacieux assassinat en 1943 du journaliste Carlo Tresca dans une rue de Manhattan en guise de faveur au dirigeant italien Benito Mussolini. Mais, étant donné la façon dont l'histoire italienne évoluait à ce moment-là – Mussolini était en fuite et avait de plus gros problèmes à régler – il est peu probable qu'il ait eu besoin de l'aide de Genovese ou de qui que ce soit d'autre pour éliminer Tresca. La véritable menace vint peut-être d'autres gangsters de New York que Tresca avait mis en colère.

Comme indiqué précédemment, certains insistèrent sur le fait que Genovese avait été piégé dans la grande affaire de stupéfiants de 1959. Mais les preuves, bien que très circonstanciées et sans écoutes téléphoniques ni autres enregistrements, montrèrent à la cour d'appel que Genovese avait joué un rôle dans l'organisation du syndicat. Cela ne veut pas dire qu'il y ait eu des éléments étranges. Un agent fédéral se présenta au domicile de Genovese pendant l'affaire des stupéfiants et lui dit que le gouvernement ne le poursuivait

que pour se faire de la publicité. Par la suite, le témoin clé du gouvernement, un homme du nom de Nelson Cantellops, se rétracta lors d'une réunion avec des avocats de la défense et un prêtre catholique, pour ensuite revenir sur sa propre rétractation. Cantellops fut passé à tabac en prison et aurait pu souffrir pire sort encore, si le gouverneur Nelson Rockefeller ne l'avait pas gracié. Mais Cantallops ne sut pas éviter les ennuis, et il mourut lors d'un combat au couteau dans un bar du Bronx en juillet 1965.

Comme je l'ai fait avec d'autres livres sur la mafia, l'approche, en amont de *The Deadly Don*, a consisté à me plonger dans la vie de Genovese. Il m'a fallu pour ce faire parcourir une grande quantité de documents dans les dossiers des tribunaux fédéraux ou d'État. Le casier judiciaire de Genovese, jusqu'au grand procès de 1959, comportait une série d'arrestations et d'inculpations dans les années 1920 et 1930 pour des délits allant de la possession d'armes à la contrefaçon et au meurtre. La quête de ces documents était un défi, mais avec l'aide de certains greffiers et chercheurs persévérants de la *National Archives and Records Administration*, j'ai été orienté dans la bonne direction. Il en a résulté une masse de documentation, dont une partie n'avait jamais été mise à disposition auparavant, ce qui a aidé à étoffer l'histoire de Genovese dans *The Deadly Don*.

Lors des recherches, plusieurs découvertes importantes permirent à *The Deadly Don* de faire avancer l'histoire de Genovese en révélant de nouvelles informations. L'une des plus importantes a peut-être été celle des documents déclassifiés trouvés dans les Archives nationales à propos de Genovese, et qui racontent sa vie et sa mort derrière les barreaux. Une autre découverte unique fut une déposition privée faite par Genovese en septembre 1954 lorsque le gouvernement américain entama des procédures en vue de le déchoir de la citoyenneté américaine qui lui avait été accordée en 1935. Au fil des pages de la transcription, Genovese y parle de sa jeunesse et de diverses arrestations, donnant sa version des faits et essayant de se faire passer pour la partie lésée. Bien que la déposition ne révèle pas les détails des diverses arrestations de Genovese, elle a, couplée à des articles de journaux de l'époque, fait émerger un tableau plus complet de la situation. La déposition, ainsi que le témoignage de Genovese lors du procès de dénaturalisation, permirent de retracer la vie de famille de Genovese, à la fois avant et après l'entrée en scène de la fougueuse Anna.

Les archives municipales de la ville de New York ont également aidé à éclaircir les faits banals de la vie de Genovese, dont son premier mariage avec Donata, une figure tragique morte de la tuberculose à l'âge de vingt ans. Donata eut une fille prénommée Nancy avec

Genovese. Mais dans un rebondissement, les archives judiciaires de l'État laissent entrevoir un petit drame familial, montrant que Donata a eu un enfant avec un autre homme, une petite fille nommée Lucy, dont le destin semble perdu pour l'histoire. Une personne interviewée pour ce livre a suggéré que la façon dont Genovese s'est occupé de Donata pendant qu'elle était malade indiquait qu'il voulait hâter sa mort. Mais Donata était vénérée dans la communauté, et le traitement qu'elle reçut contre la tuberculose au cours du dernier mois de sa vie, à savoir un séjour dans un appartement de luxe ensoleillé et aéré surplombant Prospect Park, était souvent la norme préconisée pour lutter contre cette maladie.

On trouve plus de traces de l'histoire de Genovese dans la documentation concernant la période qui suivit. Ses déboires dans les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale ont été bien documentés, tout comme le fait d'avoir échappé de justesse aux poursuites des procureurs du meurtre de Brooklyn. La réunion d'Apalachin en 1957 a rempli de nombreux dossiers judiciaires et rapports de police dans lesquels Genovese figurait en bonne place. Les dossiers de la Cour fédérale contiennent également des quantités considérables de documents à propos de l'affaire fédérale de stupéfiants de 1958 et le procès qui suivit en 1959. Le dossier carcéral de Genovese figure également dans un dossier spécial aux Archives nationales, et bien sûr

les dossiers relatifs à sa dénaturalisation ont également été exhumés d'un tribunal fédéral, à Philadelphie.

Si l'on excepte les transcriptions que j'ai découvertes, Genovese n'a pas laissé beaucoup de traces personnelles écrites ou orales. Même son testament ne faisait que deux pages. Mais en procédant à une sorte de fouille archéologique, un auteur peut trouver suffisamment de dossiers judiciaires, de déclarations sous serment, de dossiers pénitentiaires, de documents d'archives et d'autres matériaux pour présenter une biographie plus complète. Genovese a également témoigné devant le tribunal de l'État du New Jersey dans l'affaire matrimoniale qui l'a opposé à Anna, le but étant de se défendre contre les affirmations selon lesquelles il aurait été une brute et l'aurait maltraitée. En termes d'images vidéo, Genovese apparut dans certaines scènes filmées pendant les audiences du Congrès de 1958 au cours desquelles il n'a fait qu'invoquer à plusieurs reprises le cinquième amendement en refusant de témoigner, ce qui fut tout aussi bien puisqu'il a été inculpé pour trafic de stupéfiants quelques jours après sa comparution devant le Capitole. Les équipes de presse rencontrèrent Genovese en dehors des audiences, mais tout ce qui reste accessible se résume environ à quinze secondes d'un film dans lequel il nie faire partie de la mafia.

Mais les archives publiques, ainsi que de volumineux articles de journaux et de magazines permettent d'établir un portrait de Genovese et de son ascension criminelle

dans la *Cosa Nostra* comme jamais auparavant. Il n'était pas un personnage tape-à-l'œil comme John Gotti, des décennies plus tard. En leur temps, Costello et Luciano furent dans une certaine mesure du pain béni pour les chroniqueurs de potins et les écrivains comme Damon Runyon. Mais Genovese ne faisait pas partie du monde de la nuit, bien qu'il ait eu quelque chose à voir avec en tant que propriétaire secret de boîte de nuit gays à Greenwich Village et qu'il y ait des rapports selon lesquels, dans les premières années, il fit travailler quelques prostituées. Il n'était guère fait mention de Don Vito dans les ragots. Les clubs étaient davantage l'apanage d'Anna dont ils contribuèrent à forger la réputation dans le demi-monde de Manhattan.

Deux des enfants de Genovese sont en vie au moment où j'écris ces lignes : Nancy et Phillip. J'ai tenté de les contacter et de leur donner l'occasion de parler de leur père. Je n'ai pas obtenu de réponse de leur part. Quelques autres parents de Genovese ont décrit à l'auteur l'image qu'ils avaient de ce grand-père connu sous le nom de « Ba Ba » et ont aidé à compléter son portrait dans ce livre. Exception faite de Nancy, Phillip et leur progéniture, l'arbre généalogique des parents Genovese est un peu embrouillé. Certains des petits-enfants de Genovese font remonter leur filiation à son second mariage, avec Anna, et sa fille Marie, qui dit-on, était l'enfant née de l'amour secret de Vito et

Anna avant leur mariage. L'incertitude vient de ce que les déclarations sous serment faites au fil des ans par Genovese indiquent que Marie était sa fille adoptive, ce qui ferait de ses enfants les petits-enfants par alliance de Genovese. En tout cas, si Genovese était connu comme roi du crime, il adorait ses petits-enfants, quelle que soit leur lignée, et il se comportait selon un proche comme un homme qui aimait les enfants. Ce sont là les contradictions de cet homme que beaucoup redoutaient.

L'histoire de Genovese comme elle est racontée dans *The Deadly Don* puise purement et simplement ses racines dans la mafia. Pourtant elle est d'envergure historique, en lien avec la prohibition, la Seconde Guerre mondiale et les tumultueuses années 1950 avec des scandales personnels qui l'ont atteint. Genovese apparut comme un survivant jusqu'à ce que le FBI et le Bureau fédéral des stupéfiants le rattrapent. Après son incarcération, les hommes que Genovese avait choisis pour diriger sa famille menèrent des opérations dans la rue. Il semble qu'à sa mort, en 1969, Genovese ait été pratiquement sans le sou, du moins pour ce qui est de sa fortune personnelle. Son nom perdure dans l'héritage familial du crime qui porte son nom. Les successeurs de Genovese à l'ère moderne, notamment Vincent Gigante, ont maintenu le cap en période de troubles et de revers. Mais la famille porte encore aujourd'hui le nom de Genovese. *The Deadly Don* raconte l'histoire de l'homme à l'origine de cet héritage.

Chapitre 1

Le capitaine John Kluber n'avait jamais rien vu de tel au cours de toutes ses années de service dans la police de New York.

Ses voisins de l'unité de police 109 non plus n'avaient certainement jamais assisté à des funérailles aussi spectaculaires pour une personne aussi jeune que Donata Genovese. Elle n'avait que vingt-huit ans lorsque la mort l'a emportée. Des funérailles comme celles auxquelles Kluber assista dans ses fonctions de capitaine étaient généralement réservées aux gros bonnets du gouvernement ou aux gangsters, comme Frankie Yale quelques années plus tôt.

Mais pour Yale, cela s'était passé à Brooklyn. Richmond Hill, dans le paisible quartier du Queens à New York, n'avait jamais connu pareille cérémonie, surtout pour une femme aussi jeune. Même le *New York Times* en parla dans un article.

Donata Genovese était décédée le 17 septembre 1931 après avoir souffert pendant un peu plus d'un mois de ce que son médecin appela une forme virulente de tuberculose. À la connaissance de ses voisins, elle n'avait eu qu'un enfant avec son mari, une fillette de huit ans prénommée Nancy. Il avait fallu quelques jours pour s'organiser, mais, comme le voulait l'usage, le service pour la jeune mère avait été assuré par l'entrepreneur de pompes funèbres de Mulberry Street, Paul Guidelli, à l'intérieur de la maison à deux étages qu'elle possédait sur la 101^e Avenue et où elle vivait avec son mari, un certain Vito Genovese, Italien, homme d'affaires assez renommé qui possédait plusieurs restaurants à Manhattan et importait de l'huile d'olive et des fromages italiens pour sa *Vito Genovese Trading Company* située à Manhattan au 184 Thompson Street. Le père de Vito, Felice ou Philip, et son frère Michael vivaient également dans la maison. La mère de Vito, Nunziata, était décédée quelques années auparavant.

Kluber n'aurait pas pu prévoir ce dont il fut témoin sur l'avenue devant la maison des Genovese. C'était excessif, et le capitaine de police et le reste des policiers de son unité durent faire en sorte que les voitures et les passants puissent naviguer dans ce spectacle. Les hommages floraux ne cessaient d'arriver, si nombreux qu'ils débordaient de l'habitation et se répandaient dans la rue, couvrant les cours avant, arrière et latérales. Il y avait de grands et de petits bouquets, certaines

couronnes atteignant trois mètres de haut. Il y avait tellement de fleurs qu'un groupe de six jeunes hommes passa tout son temps à les disposer là où ils pouvaient trouver de la place. L'un d'eux notait dans un petit carnet les noms de ceux qui avaient rendu hommage, afin que Vito Genovese, manifestement homme d'une certaine position dans la communauté, sache qui lui témoignait du respect. Dans son monde, le respect était quelque chose de très important.

Un journaliste estima qu'il y avait pour dix mille dollars de compositions. Un autre les a évaluées à trente mille dollars. Les voisins ont envoyé des fleurs, l'associé de son mari en a envoyé. Mais surtout, on s'est souvenu que la majeure partie des fleurs provenait des pauvres italiens d'Ozone Park qu'elle avait aidés. La Dépression frappait particulièrement durement les ouvriers italiens, et tous se souvenaient que Donata Genovese les avait aidés à survivre.

« Depuis un certain temps, elle faisait œuvre philanthropique pour les familles des Italiens sans emploi de la ville. », écrit à son sujet le *Standard Union* de Brooklyn. La bienfaisance de Donata s'adressait à de nombreux employés de son mari, et, quand elle est décédée, il y a eu ce qui fut décrit comme un « deuil général » à Ozone Park.

Donata Genovese était d'une générosité telle que c'est cette charité qui pourrait bien avoir causé sa disparition. En 1931 à New York, la tuberculose était

la maladie des pauvres. Avec la dépression galopante, la ville connaissait une augmentation des hospitalisations pour des problèmes respiratoires. Un fonctionnaire a déclaré au *New York Times* que c'était dû à « une baisse de la résistance réduite induite par le chômage ». La grippe, la pneumonie et la tuberculose étaient les principales maladies. Les taux de mortalité par tuberculose à Manhattan avaient augmenté, de sorte que dans l'arrondissement c'était pire que dans les autres grandes villes.

Le certificat de décès de Donata indique une mort par « tuberculose miliaire aiguë ». Cette variante de la maladie peut provoquer de petites lésions – ressemblant à des graines de millet, d'où son nom – qui se propagent à l'extérieur du poumon vers d'autres organes. Les revues médicales incluent parmi les facteurs de risque de contracter la tuberculose milliaire le contact avec des personnes vivant dans des conditions insalubres et ayant une mauvaise alimentation, comme ceux qui sont victimes du chômage. Bien qu'il n'y ait aucun moyen de le savoir avec certitude, dans la mesure où Donata Genovese était en contact étroit avec les pauvres et les opprimés, il est possible qu'elle ait contracté la maladie en s'occupant des Italiens au chômage qui ont afflué à ses funérailles.

Une partie de la foule aux abords de la maison de la 101^e Avenue était sans doute également attirée par des rumeurs selon lesquelles le mari de la philanthrope

Dona, Vito, était ami avec Al Capone, de Chicago. C'est peut-être de là que venait une partie de l'argent de la charité : de la mafia. Un journal, citant les policiers, a déclaré que Genovese était l'un des « principaux lieutenants » de Capone, ce qui a rapidement été démenti par les officiers présents sur les lieux. En tout cas, c'était l'époque de la prohibition, et une partie du public rassemblé devant la maison Genovese cherchait à apercevoir Scarface, qui serait venu présenter ses respects à la famille Genovese.

Plus tard, d'aucuns suggéreront que Genovese ne s'était pas correctement occupé de Donata malade. Mais dans les années 1920 et 1930, le traitement de la tuberculose consistait à placer la personne en convalescence dans un endroit ensoleillé et aéré. En fait, pendant les dernières semaines de sa vie, Donata vécut dans un immeuble d'appartements de luxe sur Ocean Avenue à Brooklyn, immeuble qui donnait sur Prospect Park et bénéficiait d'une exposition ensoleillée. À cette époque où il n'y avait pas de traitement médicamenteux répandu, la lumière du soleil et l'air frais étaient les traitements privilégiés de la tuberculose, bien que la variété miliaire de la maladie ait un taux de mortalité élevé quoi que l'on fit.

Au matin du 21 septembre 1931, le capitaine Kluber et le reste de la police bouclèrent la 101^e Avenue afin que le convoi funèbre de deux cents véhicules n'ait

pas de mal à se frayer un chemin parmi les dix mille personnes amassées devant la maison des Genovese. Vito Genovese n'avait demandé qu'une douzaine de voitures au directeur des pompes funèbres, mais cela n'empêcha pas que d'autres se joignent au long cortège. Le convoi funèbre n'avait pas beaucoup à parcourir puisque la messe solennelle de requiem devait avoir lieu en l'église de la Nativité de la Vierge à seulement trois pâtés de maisons. Les rues à proximité du boulevard Rockaway où se trouvait l'église étaient bien sûr remplies de gens et de voitures. Même les toits offraient des points de vue aux curieux.

C'est le révérend Herbert Wuerts qui célébra la messe. Quand elle fut terminée, le corps de Donata Genovese fut transporté dans un corbillard qui l'attendait pour faire ce qui allait devenir un dernier voyage dans les rues de la ville. Avec Vito Genovese dans la voiture familiale – il n'y a plus de trace officielle pour montrer qui était avec lui, bien qu'il soit très probable que ce soit sa fille Nancy qui l'ait été –, le cortège, qui ressemblait davantage à une parade, se dirigea vers le nord en direction de Manhattan.

Le dernier voyage de Donata Genovese ne fut pas une brève escapade. De l'église, le convoi funèbre parcourut environ dix-huit kilomètres à vol d'oiseau jusqu'à l'île de Manhattan en franchissant l'East River. Une fois à Manhattan, la police locale prit le relais et escorta le convoi pour sa traversée de Broome, Lafayette et

Mulberry Street, qui constituaient la colonne vertébrale de la communauté italienne. Ensuite, le corbillard et les véhicules qui l'accompagnaient – certains estimèrent qu'il y avait entre quarante-trois et cinquante-huit voitures en tout à ce stade – encerclèrent le bâtiment de style baroque que le quartier général du département de police de New York occupait sur Center Street.

Ce détour revêtait une certaine symbolique pour Vito Genovese, et il serait compréhensible qu'il ait éprouvé des émotions mitigées alors que les voitures passaient devant le bâtiment en question. Vito Genovese était peut-être un homme d'affaires respecté, comme le disaient les journaux, mais les enquêteurs du 240 Center Street le connaissaient pour toute une série de raisons dont aucune n'était bonne. Tout cela était dû au fait que Vito Genovese, bien que restaurateur et marchand de fromages, était un aspirant de la confédération croissante de gangsters italiens qui commençait à prospérer à New York et à diriger son milieu criminel.

Quand Vito Genovese avait débarqué dans le port de New York le 23 mai 1913, la migration italienne avait déjà engendré une culture criminelle disparate. L'élément le plus troublant était la soi-disant « Main noire », un amalgame flou d'extorqueurs qui profitaient des peurs et de la nature crédule de leurs compatriotes principalement originaires du Sud de l'Italie. Différents

groupes experts en extorsion utilisaient des stratagèmes sauvages et vicieux, comme des enlèvements, des menaces anonymes et des attentats à la bombe, ces derniers étant perpétrés si les victimes visées ne tenaient pas compte des demandes de paiement. Les complots ont souvent fonctionné, mais les flics finirent par constituer leur propre « escouade italienne » dirigée par le légendaire lieutenant Joseph Petrosino.

Même s'il a été dit plus tard que Genovese et ses amis avaient développé leur propre racket de protection dans lequel ils extorquaient des paiements à des hommes d'affaires du Queens et de Manhattan, rien ne prouve que Vito Genovese a participé aux activités de la Main noire. Genovese devint un jeune homme à l'époque où les groupes criminels italiens ont vu dans la prohibition l'occasion de gagner beaucoup d'argent dans la contrebande. Il s'est lancé avec d'autres *ritals* qui ont vu dans la prohibition le début d'une période faste pour les criminels italiens de Manhattan, de Brooklyn, et d'un peu partout dans la ville. En cas de besoin, ils n'hésitaient pas à travailler avec des gangsters juifs et irlandais.

C'est peu après le début de la prohibition que l'implication de Vito Genovese dans le trafic attira l'attention des flics de Center Street et commença à remplir le dossier qu'ils avaient sur lui au quartier général de la police. Il devint évident que Genovese avait des liens

avec la contrebande lorsqu'il devint suspect lors d'un homicide routier délicat dans Brooklyn à Prospect Park en mai 1924. Genovese et un autre homme, le célèbre trafiquant de drogue, Umberto Lombardi, de Thompson Street à Manhattan, furent accusés d'homicide et passèrent au moins une nuit dans une prison de Brooklyn. Les flics déclarèrent que les deux hommes avaient un casier judiciaire. Mais après avoir passé une nuit en prison, Genovese et Lombardi virent les charges retenues contre eux abandonnées.

Néanmoins, Genovese continua à avoir des ennuis, et il devint évident qu'il s'était transformé en authentique gangster au vu de ses fréquentations et des choses qu'il faisait. Il fut inculpé dans une autre affaire d'homicide en novembre 1925, mais les flics abandonnèrent de nouveau les charges. Puis, si jamais il planait un doute quant aux fréquentations de Genovese, il devint évident, une nuit de juillet 1926, qu'il s'était fait des ennemis. Comme Genovese le dira à la police, il était à une courte distance de la maison familiale – alors située sur la 102^e Avenue à Richmond Hill –, lorsqu'il reçut une balle dans le cou, tirée de par-derrrière. Blessé, Genovese parvint à ramper jusqu'au vestibule de sa maison et, selon un récit du *Brooklyn Times Union*, fut retrouvé par son père « prostré sur les marches dans une mare de sang. » L'épouse de Genovese déclara qu'elle n'avait aucune idée de qui voudrait faire du mal à son mari, qu'on transporta à l'hôpital de la

Jamaïque. Les policiers pensèrent que l'agresseur attendait Genovese en embuscade, mais ne firent jamais état d'arrestation dans cette affaire de fusillade. Ayant survécu à une tentative d'assassinat et réussi à se sortir de deux affaires de meurtre, Genovese se mit à porter régulièrement des armes à feu. La seule chose pour laquelle Genovese ne se soit jamais fait prendre fut la contrebande, même s'il fréquentait le marché de l'alcool en plein air à Manhattan, où gangsters et fournisseurs de whisky et d'autres boissons alcoolisées concluaient des accords pour les expéditions censées arriver en ville sur les navires de contrebande en provenance de Long Island. Compte tenu de tous ses démêlés avec la justice, il serait compréhensible que Genovese eût souri alors que sa limousine traversa Little Italy.

Pour Donata Genovese, le voyage funéraire dans Manhattan représentait une visite de certains des quartiers italiens qui avaient eu un sens dans sa courte vie de charité. Il était de coutume que les cortèges funéraires effectuent un dernier passage à travers d'anciens lieux fréquentés par le défunt avant la dernière étape vers le cimetière. Une fois la procession terminée, le cercueil de Donata fut emmené au cimetière St. John à Middle Village, dans le Queens, un cimetière catholique réputé où Vito Genovese avait acheté des années plus tôt un grand caveau familial souterrain. C'était un site funéraire surmonté d'une grosse pierre

qui pouvait être déplacée pour permettre l'accès afin d'y placer des cercueils dans des niches souterraines. Sa mère y résidait déjà pour son repos éternel.

Les journaux rapportèrent que le cercueil de Donata qui fut placé en terre était en argent et l'évaluèrent entre quarante et cinquante mille dollars, une somme exorbitante à tous points de vue. Même le cercueil de Frankie Yale n'aurait coûté que vingt mille dollars. Les rumeurs à propos de l'opulence des funérailles s'accumulèrent. Mais à la vérité, la facture finale de l'entrepreneur de pompes funèbres Guidetti pour les funérailles indiquait que le cercueil ne coûtait que cinq cent soixante-quinze dollars, y compris une « boîte » dans laquelle était placé le cercueil. Après que les personnes en deuil eurent quitté le cimetière, un ouvrier scella la boîte. Il factura dix dollars.

Il fallut près de trois ans à Vito Genovese pour liquider la succession de son épouse. Donata avait acheté la maison sur la 101^e Avenue pour treize mille dollars en 1928. Au moment de sa mort, la valeur marchande de la maison avait légèrement chuté, pour atteindre douze mille dollars. Elle avait aussi perçu un revenu locatif d'environ neuf cents dollars au cours de l'année et demie qui a précédé le décès. Avec des hypothèques en cours sur la propriété s'élevant à environ sept mille cinq cents dollars, la maison de la famille Genovese ne rapporta que quatre mille cinq

cents dollars à Vito Genovese et la fille du couple, Nancy.

En plus de la maison, Donata Genovese laissa deux comptes bancaires. Le solde d'un compte courant s'élevait à un peu plus de cent cinquante-deux dollars. Le second était plus curieux. C'était un compte en fiducie ouvert dans une banque locale d'Ozone Park, d'un montant de quatre-vingt-douze dollars au profit de Lucy Napolitano. Une mention obscure dans un dossier de succession de la *Surrogate Court* du Queens indiquait que Lucy était en fait la fille de Donata et d'un homme identifié uniquement comme « C. Napolitano ». Dans les documents, il n'était fait mention d'aucun âge pour Lucy. Était-elle née avant que Donata n'épouse Vito Genovese en 1924 ou a-t-elle été conçue après le mariage ? L'histoire ne nous a pas fourni de réponse. Mais, qui que soit Lucy, elle serait apparentée comme demi-sœur à Nancy, la fille que Donata a eue avec Genovese.

Bien que Donata n'ait pas laissé grand-chose à sa famille, Vito Genovese ne manquait pas d'argent. Les archives montrent que, après la mort de son épouse, Genovese déménagea avec Nancy au 29 Washington Square Park, un immeuble d'appartements à Manhattan qui avait également une adresse sur la 43^e Avenue. Le quartier était l'une de ces enclaves tranquilles face au Washington Square Park avec son arche emblématique. La base d'opérations de Genovese à Manhattan

VITO GENOVESE, PATRON DE LA MAFIA

lui permit de rester en contact étroit avec ses pairs de la mafia italienne, alors en pleine mutation. Genovese était destiné à faire partie de ce monde depuis qu'il était descendu du bateau en provenance de Naples.